

La littérature québécoise reste un paradoxe

Réjean Beaudoin

Volume 50, numéro 4 (286), décembre 2009

Littérature 1959-2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63775ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (2009). La littérature québécoise reste un paradoxe. *Liberté*, 50(4), 24-33.

LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE RESTE UN PARADOXE

Confirmée depuis plus de cinquante ans dans son existence auparavant douteuse, la littérature québécoise n'en finit pas de se fractionner du même souffle qu'elle entend s'affirmer, si bien que, pour s'accomplir, elle semble en même temps se garder de l'oser. Tout se passe comme dans une gare où l'on n'entre qu'avec le réflexe d'en sortir aussi vite.

J'appelle souvent de mes vœux d'autres livres que ceux qui paraissent en grand nombre. Je rêve de ce qui manque à mes lectures, comme si cet éclairage inédit m'était aussi sensible en son absence que puissant dans la hantise qu'il ne cesse d'élargir en moi. Les dernières décennies débordent de bons écrits, mais je me suis surpris plus d'une fois à songer que la plénitude pressentie se dérobe à mesure que la qualité moyenne augmente. Ce n'est pas très clair, je le crains. On est loin, c'est certain, de l'époque où il faisait presque bon interroger la possibilité même de cette littérature en projet, comme le faisait Jules Fournier, un demi-siècle après Octave Crémazie. On a le doute moins virulent depuis la Révolution tranquille. Ce crédit a aussi ses limites.

À trop adhérer à l'évidence de succès retentissants et autres salons du livre à coups de cœur satisfaits, ne risque-t-on pas de négliger le rôle vital de la précarité? Je ne dis pas qu'il faille revenir à l'indigence institutionnelle d'avant-hier, et il est heureux qu'elle appartienne désormais à l'histoire. Je parle du poids exact des mots qu'il est essentiel de peser dans la balance de l'écriture, pour que celle-ci ait une chance de tenir le coup à côté des déterminations du réel. Je trouve navrants tous ces effets de texte, jeux de musculature du style énervé, minimalisme fêté de l'anorexie verbale.

La littérature actuelle, non seulement au Québec d'ailleurs, ne ressemble pas à celle qui s'écrivait il y a cent ans et même au milieu du siècle dernier. Quel est le changement? À la petite terreur séculaire décuplée par la menace atomique de la guerre froide ont succédé le terrorisme des sectes protéiformes et le millénarisme planétaire des communications instantanées. Les livres prolifèrent comme les insectes. Il semble qu'on ait oublié tout à fait la difficulté inhérente à leur création. Les produits de la culture postindustrielle ont en commun un air de facilité native qui les apparente à l'atmosphère générale du temps : affronter une difficulté, de quelque nature qu'elle soit, n'est pas à l'ordre du jour. On ne fait plus dans le difficile. Ce qui a toujours caractérisé la littérature, par contre, c'est l'improbable réalisation de sa nécessité, le défaut d'évidence traversé avant de rencontrer l'assentiment tout aussi aléatoire de lecteurs un peu attentifs au travail des mots écrits. Mais on lance maintenant les nouveautés au rythme des bulletins de nouvelles aussitôt morts que nés, et dans la même langue de papier mâché.

En littérature, aussitôt conçu, aussitôt publié, aussitôt lu (ou pas lu), aussitôt recensé, aussitôt primé, aussitôt oublié. C'est par ce carrousel infernal que la littérature prouve qu'elle existe, dit-on, et que nous voyons que nous en avons une. N'est-ce pas plutôt ainsi qu'elle prouve qu'elle est mort-née? ¹

Quelques exemples du contraire — je remonte en arrière : *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1945), *Le Torrent* d'Anne Hébert (1950), *Poussière sur la ville* d'André Langevin (1953), mais aussi *Refus global* de Paul-Émile Borduas (1948), le *Journal d'un inquisiteur* de Gilles Leclerc (1960) et *La Ligne du risque* de Pierre Vadeboncoeur (1963). Ces textes ont surgi dans une telle épaisseur de non-permissivité que

1. Jean-Pierre Issenhuth, *Carnet*, Montréal, Fides, 2009, p. 137.

la surprise de leur présence composait leur seul message, pourrait-on dire, affirmation gagnée sur la négation ambiante. L'écrivain pense ses mots, ajuste les phrases dont chaque inflexion tisse patiemment le motif de l'ouvrage, et celui-ci obéit à une volonté sans commune mesure avec celle de l'auteur. Il faut laisser l'œuvre frayer son chemin, tracer sa voie dans le monde. En lisant ce qui se publie aujourd'hui, je me trouve le plus souvent devant des décors usinés et montés à la hâte comme sur un plateau de tournage. Ce n'est pas un endroit où je veux rester longtemps. J'en sors à bout de souffle, étourdi d'effets spéciaux, ahuri comme on se dépêche de faire les courses. L'œuvre où il ferait bon séjourner dans un temps qui ne prendrait pas fin tout de suite après la lecture, voilà celle qui me manque. Je cherche la rareté, au lieu de la bousculade à la caisse. Or, la littérature contemporaine se mesure à l'aune des best-sellers.

Je sais bien qu'il faut des ventes populaires pour éponger le coût de la perle rare que je réclame, mais ne sommes-nous pas toujours dans la même société d'épiciers dont se plaignait Crémazie il y a cent cinquante ans ? En plein vingt et unième siècle saturé de gadgets portables, il n'y a pas de lectorat pour la littérature au sens strict. Les clients à la librairie des frères Crémazie achetaient des articles de piété comme ceux de nos jours collectionnent les cellulaires. Les amis de Borduas n'étaient pas plus mal servis, mais on dira que je regarde trop en arrière et que j'ai raté le train en marche. Tant pis pour moi, je préfère rester sur le quai, une jambe en l'air et l'autre sur le qui-vive.

L'une des tâches invariables de l'écrivain n'est-elle pas de se déprendre de l'époque dans laquelle il est inséré par hasard ? Flatter la suffisance d'une conjoncture n'est pas l'affaire de la littérature. Qu'est-ce qu'elle y gagne à part les lauriers vite fanés de la publicité ? D'autres agents s'occupent d'accommoder la sauce au goût du jour, et ils se passent parfaitement de livres. La fatuité avec laquelle les auteurs se complaisent à communiquer leurs goûts, leurs dégoûts, à rendre compte de leurs retraites d'écriture et des rituels qui leur sont chers, en un mot leurs confidences portées par le tapage médiatique sont le symptôme du malaise d'une littérature de bruit de fond, réduite au paratexte, au ouï-dire et au ouï-lire : cooptation de fausses pointures par de grands noms qui courent après leur petit profit. L'idéal du jour serait l'écrivain qui s'illustre dans la diffusion de sa propre image, surtout si celle-ci est indépendante de ses livres, qui ne font que soutenir en sourdine la notoriété émanée d'une source

étrangère à l'écrit. Ce qui compte, c'est la photo dans les pages dites culturelles et au flanc des autobus, l'entrevue exclusive aux heures de grande écoute. On ne vend plus de la copie, on promeut les bonnes marques. Peu de différence avec les boissons énergisantes, les vêtements griffés ou les articles de sport.

Ainsi bat le pouls de la littérature québécoise comme elle va. J'exagère? Oui, parce qu'il y a mieux, je l'espère, que ce tableau noirci trop vite. Je souhaite être dans mon plus grand tort et que le coup de gueule soit sans objet : saute d'humeur. On n'en était pas là, bien sûr, en 1959. J'avais quatorze ans, et mes lectures étaient plutôt maigres... mais j'ai commencé à m'éveiller en quelque sorte à la littérature dans les années qui suivirent. La pensée n'était pas moins engagée dans l'espace public, mais elle était portée par des textes, quelques idées, des revues et des livres. L'écrivain n'était pas une vedette parmi d'autres.

Le narrateur d'*Après-midi d'un écrivain* de Peter Handke décrit le temps ralenti de ce que j'appellerais le cran d'arrêt de l'écriture, dont l'assiduité retient pourtant le personnage à sa table du matin au soir, mais c'est surtout la soirée qui fait l'objet du récit. La nouvelle absurdité d'écrire dans le monde actuel est précisément saisie, explorée, dénouée dans ce bref carnet paru en 1987. La date n'a rien de fortuit, si l'on convient que le milieu de cette décennie inaugure la stricte concentration du temps où nous vivons toujours, confinement d'un présent qu'on qualifie de postmoderne, séquestration en fait que l'époque aurait décrétée contre elle-même en s'évadant en quelque sorte du passé, évacuant l'histoire et sa grande ombre, quitte à en tirer des effets purement ludiques, rhétoriques, feux clignotants le long du boulevard du soleil couchant.

Et comment, en revanche, face à cette fin du monde non plus imaginaire mais déjà possible, d'un jour à l'autre, laisser se déployer tout ce qu'on aime sur cette planète, sous la forme d'une strophe ou d'un passage consacrés à un arbre, à une région, à une saison? Ce point de vue de l'éternité, où existait-il encore? ²

Dans la rue, l'écrivain fictif de Handke croit se trouver soudain en présence de ses lecteurs parmi la foule nocturne qui l'entoure, et il se demande si ceux-ci semblent le reconnaître pour l'encourager dans

2. *Après-midi d'un écrivain*, traduit par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Gallimard (collection « Arcades »), 1988 [1987], p. 68.

sa tâche ou pour l'humilier, au contraire, comme s'il était devenu à leurs yeux un véritable malfaiteur public.

Lorsqu'il se retourna encore une fois, à l'endroit où la rue s'élargissait pour devenir une chaussée, vers le théâtre de son arrivée en scène manquée, il pensa à cet auteur dont on avait coutume de dire à chaque nouvelle parution qu'il volait « de triomphe en triomphe » et il se figura qu'il n'existait plus un seul lecteur dans le pays tout entier³...

L'expression citée connote la consécration d'un envol « de triomphe en triomphe », puis la contrepartie s'enchaîne immédiatement sur le constat de la disparition jusqu'au dernier des lecteurs. Ces fantômes de lecteurs se délectent silencieusement de la glorieuse ascension de l'auteur, pourvu qu'elle assure en même temps leur congé de lecture. C'est la synthèse achevée du paradoxe dont je parle : une idole couronnée sur la ruine de la lecture ! Depuis le temps qu'on s'acharne à dé(cons)truire le canon, disons que la besogne est accomplie. On se rappelle la vieille boutade de professeurs rancis : l'enseignement serait la meilleure des carrières, si seulement on pouvait se passer d'étudiants. On rit, mais il faut se rendre jusqu'aux larmes pour bien faire.

« Ce point de vue de l'éternité » pointe le doigt dans la direction qu'on a bloquée. Où allons-nous ? Regardez l'économie. Regardez le nouvel ordre mondial. Et puis regardez ailleurs, car c'est bien ce qui manque le plus : voir plus loin que le bout du nez des gestionnaires de grosses caisses et siffleurs de mises. La littérature vogue dans la même galère que le système financier, carburé au même combustible, épuisant son énergie fossile. Ce que j'en crois, c'est qu'un artiste, un chanteur populaire, un bouffon, un politicien et un écrivain ne livrent pas la même forme de service au public, même quand tout le monde en parle. Les jeter dans le même sac, sous prétexte que le mélange des genres serait une recette rentable, s'imagine-t-on que cela favorise la culture ? Plus d'économie, plus de gouvernance, plus de règles, plus de lecteurs. C'est à se demander ce qu'on trafique encore dans cette boutique d'objets perdus.

Voici plutôt ce qu'il convient de dire : « Écrire des livres n'est pas une vertu, ni un mérite. Ce n'est qu'une chance, une faveur que tout le monde n'a pas. Comment ériger en valeur une faveur reçue⁴ ? » Je suis devant tout un rayon de livres ouverts que je n'arrive pas à

3. *Ibid.*, p. 47.

4. Jean-Pierre Issenhuth, *Carnet*, *op. cit.*, p. 150.

refermer, même après les avoir lus et relus. Lecteur passionné de Peter Handke, mais aussi de Virginia Woolf, de Gabrielle Roy et de plusieurs autres — Miron, Brault, Aquin, Ricard —, Yvon Rivard recueille les leçons des écrivains qu'il a fréquentés dans *Personne n'est une île*⁵. De la nécessité de savoir mourir, sans trahir la vocation des vivants, à la solidarité métaphysique qui appelle l'amour de tout ce qui est plutôt que la quête d'un objet de désir imaginaire, de la tâche de rapatrier l'éternité dans l'instant, sans sombrer dans l'évasion béate, jusqu'à l'épreuve vécue de garder l'esprit alerte en le ramenant au ras du sol, les essais de Rivard composent l'auto-biographie d'un lecteur devenu écrivain au contact des œuvres. C'est l'Art poétique du romancier dans la foulée de sa « Confession d'un romantique repentant⁶ ».

Il ne manque pas de jugements catégoriques sur l'air du temps qu'il fait. « Rien n'est plus commun aujourd'hui, dans le journalisme et l'édition, que la critique de l'époque⁷. » Mon critère pour jauger un texte, ce n'est pas tant la radicalité de la protestation qu'il élève que sa disponibilité à se laisser habiter par ma lecture, à la recueillir en son lieu comme si c'était le mien, chambre réservée dans la cacophonie des choses, endroit où séjourner sans songer à s'enfuir. Non pas que je m'accorde en tous points avec ce que je trouve dans ces livres. Je me frotte à des idées qui souvent me résistent. S'il y a tension, c'en est une qui ne se résorbe pas dans le choc du conflit. Je rumine le propos de *Personne n'est une île* pour reconnaître ce geste de l'essayiste en train de se retourner pour jeter un coup d'œil en arrière, comme un chasseur qui s'inquiète de ce que son ombre le trahisse, s'assurant à chaque pas que celle-ci rentre dans l'angle préétabli par le tracé de sa marche.

Un mot sur un autre livre. Le dernier roman de Ying Chen, *Un enfant à ma porte*, donne à penser une situation extrême, un aboutissement actuel de la condition humaine, présage ou fatalité qui touche au dénouement de la reproduction sexuée. C'est une fable qui décrit concrètement le cas d'une maternité d'emprunt, une adoption spirituelle absolument incompatible avec la famille et ses rôles parentaux. Les notions de père et de mère y sont froidement réduites à néant, leurs composantes physiques et culturelles n'exécutent plus

5. Montréal, Boréal (collection « Papiers collés »), 2006.

6. *Le bout cassé de tous les chemins*, Montréal, Boréal (collection « Papiers collés »), 1993, p. 9-22.

7. François Ricard, *Chroniques d'un temps loufoque*, Montréal, Boréal (collection « Papiers collés »), 2005, p. 35.

les tâches programmées par la nature et la tradition de l'élevage des enfants. La nouvelle indépendance des partenaires du couple dans la société dissout la transmission d'une séquence jadis préservée dans la descendance humaine.

La narration décrit, plus qu'elle ne donne à imaginer, cette impasse extraordinaire. L'histoire est plausible, quoique inouïe. Tout est infiniment trouble et en même temps accompli, advenu, indéniable. Tout est action directe et analyse serrée ; on lit de longs retours détaillés sur les cascades de conséquences à la suite d'un seul geste, aussi lourd de sens que l'enfantement, mais son contraire logique et précis puisque ce geste est dicté par la stérilité des organes reproducteurs.

Le couple comprend le mari, qui est identifié par la lettre A., toujours suivie de ponctuation forte, et la narratrice, sa femme, dont le nom n'est jamais prononcé. Elle souffre, dans tous les sens du mot, de diverses affections, hallucinations, mésadaptations au monde, pauvreté de sang et infertilité intraitable. Un matin, très tôt, elle découvre un enfant abandonné qui sommeille au fond de son jardin. Elle s'en empare aussitôt, le transporte dans la chambre conjugale, le présente à son mari, et tous deux, sans un mot, décident sur-le-champ de garder le don inespéré dont ils attendent le salut de leur union. *Un enfant à ma porte* est tout le contraire de l'idéalisation courante de l'enfance et de la mythologie des petites créatures charmantes. L'enfant trouvé se révèle bientôt une sorte de monstre vorace, inhumain et ingrat, en dépit des soins incessants dont il est prodigieusement entouré. C'est l'exacte observation de la défaite de l'illusion parentale dénouée en déception totale. Toute la société et la culture participent au mensonge de la régénération de l'espèce à travers le couple élargi en famille, l'éducation, l'abnégation maternelle et l'autorité symbolique du père exilé de la scène quotidienne de l'élevage. Tous ces éléments composent les rouages d'un mécanisme délicat lié à l'injonction physiologique de la continuité vitale. Chez l'homme et la femme, ce déterminisme ne peut revêtir une autre forme que culturelle et sociale, construction fondamentale qui fait l'objet de ce récit. Les adultes sont devenus incapables d'assumer la division de leurs rôles selon l'anthropologie générale de l'impératif de la continuité biologique. L'effort qu'ils y mettent trahit leur incompetence nouvelle. On se trouve devant plusieurs angles peu explorés de cette loi : l'adoption est posée d'emblée non pas comme une alternative à la reproduction, mais comme une reproduction

reproduite en essence et en esprit. La maternité choisie puis répudiée de la narratrice est vécue sur le modèle de l'enfantement. L'enfant résiste, comme il refuserait son propre accouchement. Rien d'édifiant dans cette aventure.

Le livre traite de la perte de la capacité de vivre l'expérience parentale. On ne peut pas dire que le sujet manque d'actualité, mais il est aussi montré sous l'éclairage du temps long des civilisations, où l'on perçoit un écho de la politique chinoise de limitation de la natalité. C'est un immense tableau d'époque que ce roman d'à peine cent cinquante pages. Le coup d'œil incisif, impitoyable, irrécusable, offre un approfondissement certain de la solitude commune, une finesse admirable de l'étude des comportements, un attentat contre la bonne conscience des contemporains.

N'est-ce pas que, pour des parents, la satisfaction momentanée d'un enfant devait compter plus que toute autre chose ? N'est-ce pas que les parents aussi devraient donner la priorité à leur propre satisfaction momentanée, vivant dans tant d'incertitude, passant dans ce monde si peu de temps ? N'est-ce pas que la mentalité moderne était en fin de compte une mentalité de l'instant ? La reproduction humaine ne s'y accorde plus, son cycle étant beaucoup trop long. Le corps sentait le désaccord des deux vitesses, il se stérilisait. C'est pourquoi il y avait de moins en moins d'enfants dans notre ville⁸.

Voici que je renonce aux propos peu amènes que j'ai tenus sur la littérature québécoise. Tant qu'il se produit des œuvres comme celle-ci, il reste une raison d'être à la littérature. Cette mère désabusée mais d'une ferveur intacte me rappelle la Claudine du *Torrent* d'Anne Hébert :

Je voulais le modeler dès son jeune âge. Je cherchais à me réaliser à travers lui. Mon attention n'a jamais vraiment porté sur l'enfant lui-même. Et le temps s'écoulait. L'enfant n'avait qu'une enfance à vivre, je n'avais qu'une chance d'être mère. Cette chance a vite passé pour lui et pour moi⁹.

Il y a chez les nôtres, me dis-je, un étrange besoin de reniement de soi qui s'est exprimé avec force lors de la Révolution tranquille. Rupture avec nous-mêmes d'abord, dans l'abandon du Canada français ; rupture avec le catholicisme de nos parents, étriqué, il est vrai,

8. Ying Chen, *Un enfant à ma porte*, Montréal, Boréal, 2008, p. 133.

9. *Ibid.*, p. 115.

par l'excès de confiance qu'ils accordaient aux soutanes, mais c'était surtout faute d'institutions d'une autre sorte qu'ils en étaient venus à survaloriser l'autorité cléricale ; oubli enfin du mode de vie lié à l'agriculture. Le rejet des habitudes ancestrales avait commencé à se faire jour bien avant la mort de Maurice Duplessis ; on l'éprouvait déjà au milieu du XIX^e siècle, mais la coupure entre la société paysanne et les nouveaux ouvriers d'usine, puis les classes moyennes qui suivirent, cette coupure devint complète vers la fin des années 1950. Mes parents sont « arrivés en ville » l'année de ma naissance, en 1945. Ils venaient d'un village où mes cousins sortaient du bois, eux aussi, pour occuper des emplois dans les manufactures. Cette migration sociologique signifiait l'évasion de la misère au lendemain de la Grande Noirceur. Dans les quartiers neufs qui s'édifièrent autour des usines, on ne voyait ni jardins ni arbres. Les nouveaux salariés de l'industrie détestaient les champs cultivés qui devaient leur rappeler l'indigence de leurs parents. Il devint honteux de faire pousser même des fleurs, mais élégant d'acheter ses légumes en boîtes de conserve.

Les changements se sont faits sur la seule foi de l'urgence de répudier tout ce qui touchait les valeurs héritées de quelques siècles de culture du sol. Ce n'est pas un examen froid et impartial qui a conclu au nettoyage des vieilleries ; non, on l'a fait sans peser le mérite et l'avantage de ce qui était condamné. Un seul critère, sans qu'on en prononce le nom, a remporté la partie : c'était la modernisation d'une tradition tout à coup apparue rétrograde. Il était impérieux de se débarrasser de tout ce qui ne jouissait pas de la faveur de la nouveauté. Une sorte de table rase. Le moteur puissant autant qu'inconscient du virage n'était autre que la honte soudaine de ce que nous étions restés : catholiques, ruraux et pauvres, il fallait à tout prix ne plus se souvenir de l'avoir été. Il est très curieux de voir comment les gens se retournent quand il s'agit d'enjeux après tout considérables : ils le font avec une entière légèreté. Jeter la mémoire dans le fossé : comme on laisse tomber un fardeau inutile au bord du chemin, il suffit de le vouloir, a-t-on dû se dire.

Pendant que nous en découisions avec la religion, la terre et la vie jusqu'alors, d'autres arrivaient parmi nous qui apprivoisaient eux aussi le changement du temps, mais sans renoncer au culte de leurs pères ni renier leurs origines. Ils avaient même le réflexe de gratter un bout de potager. La tomate et la vigne ne leur inspiraient pas l'horreur supposée par l'atavisme des habitants ! On pourrait se demander pourquoi l'injonction moderne nous a si unanimement

dégoûtés de ce que nous étions avant la Révolution tranquille. Y a-t-il un autre peuple sur terre qui ait fait l'étrange pari de congédier l'histoire sans examen ? Il faudrait supposer que notre passé soit gros d'un crime inexpiable. Pas du tout : c'est d'un sentiment collectif qu'il s'agit. L'effet boule de neige, le pur entraînement moutonnier ! Le troupeau dérapait alors même qu'il s'imaginait se conduire enfin par lui-même, mais il trouvait un tel réconfort dans l'accord à l'unisson. Je me demande sérieusement si ce n'est pas nous qui avons inventé sans le savoir la postmodernité dans la grande fugacité des jours tranquilles.

Dans certaines pages d'*Un enfant à ma porte*, on peut réapprendre un peu de ce que ce mot signifie : un jardin... Il n'y a pas de littérature sans étreinte rugueuse de ce qui perce au ras du sol, comme le constatait un autre paysan du nom d'Arthur Rimbaud.